

Toronto International Film Festival

Petites perles aux qualités secrètes

Maurice Elia

Number 205, November–December 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1999). Toronto International Film Festival : petites perles aux qualités secrètes. *Séquences*, (205), 23–24.

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

Petites perles aux qualités secrètes

Dans l'immense avant première que constitue le Festival de Toronto, on peut découvrir, comme dans tout festival qui se respecte, de petites perles qu'il faut souvent aller chercher ailleurs que dans le cinéma américain beaucoup trop *mainstream*, trop conventionnel, trop télécommandé pour qu'on s'y attache (tels les lourds **Breakfast of Champions** ou **Snow Falling on Cedars**), ou dans les grandes épopées françaises, historiques et tarabiscotées, tel **Les Enfants du siècle**.

Nous nous sommes plutôt laissés charmer par des productions qui, si elles n'offraient, sur le plan du scénario, rien de nouveau, possédaient des qualités secrètes dans la manière, le geste et le traitement. Des qualités qui ont permis de nous rendre compte que, finalement, n'ont vraiment d'importance que quelques œuvres (comme **Le Bleu des villes**, de Stéphane Brizé, ou **Come te nessuno mai**, de Gabriele Muccino) qui ressemblent à la vie sans avoir l'air de passer par l'art.

Rien à faire, de Marion Vernoux, fait certainement partie de ces œuvres-là. La réalisatrice de **Love, etc.** (1996) nous raconte une autre de ces histoires simples comme seuls savent en concocter les Français quand ils s'y mettent (ou plutôt quand ils parviennent à s'y mettre le moins possible), soit des films intimistes où la parole est donnée à deux personnages principaux qui se rencontrent par hasard et qui laissent le temps et la vie s'occuper de fabriquer de toutes pièces leur

potentielle relation. **Rien à faire** (qui pourrait tout aussi bien s'intituler *Un homme et une femme* ou, plus prosaïquement, *Pierre et Marie*) suit les moments que partagent accidentellement deux personnes licenciées par une grande entreprise. Lui y était cadre, elle travaillait dans la réserve. Leur chômage soudain les réunit d'abord sous la bannière de l'amitié: ils sont tous les deux mariés, parents, et c'est leur conjoint respectif qui s'occupe financièrement du pain quotidien. L'inactivité, le soleil, la force des choses aidant, l'amour naît au détour de courses faites ensemble au supermarché, de sourires imprévus, métamorphosés en rires inopinés. Soucieux au début, insoucians par la suite, les voilà subitement complices d'une situation qu'ils n'avaient pas cherchée. Marion Vernoux a su mettre à profit le pouvoir de séduction du scénario qu'elle a écrit (avec Santiago Amigorena), donnant à cette relation l'apparence d'un équilibre, d'un amour vécu sans drame, comme le sont parfois les choses fondamentales de la vie. Valeria Bruni-Tedeschi apporte encore une fois l'incandescence lumineuse de son visage à ce rôle dont elle parvient miraculeusement à nous faire ignorer la difficulté.

Autre petit film privilégiant les intermittences du cœur: **Envy**, premier long métrage de l'Australienne Julie Money, trace le portrait sans fard d'une famille petite-bourgeoise traditionnelle, placée dans des situations qui lui étaient jusqu'alors inconnues par l'irruption dans sa vie d'un petit groupe de marginaux. Le récit tourne vite à la menace, puis à la brutalité crue, lorsqu'une jeune femme séduit (par le charme, puis par la force) le fils d'un couple aisé pour semer la confusion dans leur belle demeure. La mère, qui voit dans cette intrusion bien plus qu'un viol manifeste sur la personne de son fils, retrouve la jeune fille et se venge en lui faisant passer bien plus qu'un mauvais quart d'heure. Le film semble vouloir aborder une bonne dizaine de thèmes universels que ses quatre-vingts-et-une minutes ne lui permettent que d'effleurer: amours refoulés, humiliation sexuelle, Œdipe et tous ses complexes, violence urbaine, délinquance face au pouvoir de l'argent, de même que cette *envie*, que le titre laisse au spectateur tout le loisir d'interpréter à sa façon. Mais, la jeune réalisatrice sait faire passer, de



Come te nessuno ma – Un film qui ressemble à la vie



Lies - L'intimité étalée sans retenue

manière fulgurante ou (plus rarement) tendre, au détour d'un plan ou d'une réplique, des cris qui jaillissent comme des déchirures. Ainsi, *Envy* se détache, par son réalisme direct, de ces productions/corps morts que peuvent souvent devenir des films qui veulent plus volontiers dénoncer que montrer.

Pour leur part, deux films sud-coréens reflètent eux aussi un besoin très urgent de coller au réel. Doit-on voir dans cet effort des jeunes cinéastes coréens une réaction à l'obscurantisme où ils craignent d'être plongés? Le nouveau réalisme de ces productions veut-il appréhender, voire comprendre, la réalité nationale dans sa totalité? Le sexe serait-il alors un signe de ralliement, une manière quasi viscérale de se rapprocher de la réalité contemporaine? On vous dira que



Girls' Night Out - Portrait d'une jeunesse coréenne

les influences étrangères sont claires dans *Lies* et dans *Girls' Night Out*, mais n'ont-elles pas germé en terrain fertile? Depuis le début des années quatre-vingt-dix, le cinéma coréen semble avoir changé de cap. À côté du traditionnel cinéma très commercial, on retrouve maintenant des œuvres solides, où trône la découverte de l'homme contemporain, de ses nouvelles valeurs, de sa condition, de son être intérieur. La transition ne s'est cependant pas faite sans heurts. Dans le domaine de la littérature, le jeune écrivain Jang Jung Il, auteur de *Tell Me a Lie* (paru en 1996 et adapté au cinéma sous le titre *Lies* par Jang Sun-woo) l'a appris à ses dépens: son ouvrage a été jugé pornographique par les autorités et il a fait deux mois de prison.

Avec *Lies*, Jang Sun-woo — à qui l'on doit *Love in Woomukbaemi* (1990) et *Timeless, Bottomless, Bad Movie* (1997) qui avaient fait allègrement le circuit des festivals — s'aventure dans la sexualité avec une franchise peu commune. Y et J font l'amour partout, leurs activités sont montrées dans le détail, leur intimité étalée sans retenue. C'est un manque de retenue similaire qui semble avoir poussé le cinéaste à vouloir nous présenter cette histoire d'amour sexuelle certes, mais également totalement passionnée et aussi complexe que peut l'être n'importe quelle histoire d'amour. Pourquoi le spectateur ne serait-il pas témoin de ce qui se peut se passer vraiment dans certaines de ces histoires? *Lies* illustre une relation sadomasochiste poussée à l'extrême en utilisant des moyens tout aussi extrêmes qui sont à sa portée, sans se soucier de la réaction de son auditoire. Qui sait si certains spectateurs qui ont quitté la salle en criant au porno ne seront pas ceux qui feront de *Lies* un des plus grands succès vidéo futurs?

Il en est de même pour *Girls' Night Out* dans lequel Im Sang-soo fait le portrait d'une jeunesse coréenne qui n'a rien à envier à ses homologues américains ou européens. Sauf qu'ici, le trio de filles qu'on nous présente parle ouvertement du sexe et de leurs vies sexuelles, décrit dans le détail ses rencontres, ses rêves et ses envies, ses orgasmes mémorables et ses séances de masturbation. Inutile de dire que nous sommes ici (et heureusement!) à des milliers de kilomètres du *Déclin de l'empire américain* et à des années-lumière des tristes clichés de *Romance*. La vierge Soon, l'hésitante Yeon, qui cherche en vain l'homme idéal à épouser, et Ho-jung la libérée, qui avoue faire l'amour avec celui qui lui plaît quel qu'il soit, sont les trois archétypes superbement dessinés qu'on nous présente ici. Grâce à un trio d'actrices hors-pair, le film se regarde avec une savoureuse délectation et, par l'entremise de filtres de couleur et d'un montage dynamique, donne dès les premières minutes l'envie de se retrouver parmi ces filles au naturel désarçonnant, qui avouent leur amour de l'amour et de la vie, croquant dans celle-ci tout comme toutes ces filles de tous les jours qu'elles sont censées représenter et que le cinéma traditionnel ne nous montre jamais dans leur vérité quotidienne. ■

Maurice Elia